



Surpris

Maëlle Levacher

I

LA MERE — Où sont les enfants ?

UNE AMIE — Dans le parc. Ils jouent au loup.

Les ombres excitées gloussaient et fuyaient en tous sens, étirées par le soleil couchant, se fondant et se dissociant sur la pelouse, sur l'herbe translucide sublimée par la lumière rasante du crépuscule. Les enfants, les mains terreuses, allaient se cacher, recroquevillés sur leur hilarité, derrière des buissons fournis ou dans le fatras de branches mortes et cassantes de ceux qui n'avaient plus qu'un feuillage sec superficiel. Certains couraient dans les allées bien ratissées, où quelques rares cailloux, les traîtres ! leur tordaient la cheville. Garçons et filles couraient dans la pénombre et, chaque fois qu'ils se cachaient, haletants, derrière un arbre pour tendre l'oreille, ils appliquaient leurs paumes sur une écorce nouvelle, dont leur mémoire leur rendrait bien des années plus tard la sensation particulière.

Le discret petit peuple des airs se taisait absolument, et comme la brise ne soufflait pas, les cris échappés aux joueurs retentissaient dans le soir. Les enfants, bouche cousue mais hystériques, attendaient le moment fatal où l'on est découvert, et où le perdant peut hurler sa joie nerveuse d'être rattrapé par le jeu. Iégor ouvrit soudain de grands yeux : il avait entendu crier près de là, quelqu'un était pris à peu de distance. Impossible pourtant de distinguer les quelques mots que le prisonnier échangeait avec celui qui l'avait débusqué. Il les entendit rire, puis ce fut à nouveau le silence. Ils se rapprochaient certainement, et il allait devoir partir comme une flèche quand ils l'apercevraient, mais il avait très mal dans les cuisses parce qu'il était accroupi derrière son buisson depuis très longtemps. La fatigue nerveuse avait eu raison de son envie de rire.

Un autre — une autre — était attrapée ! Les trois enfants avaient de concert poussé le même cri fou. Cette fois ils étaient tout proches, et Iégor distinguait

nettement le petit conciliabule des joueurs réunis. Il s'apprêtait à bondir : il ne pouvait plus retarder sa fuite. S'exposer allait être affreux, et jubilatoire ; le sourire nerveux aux dents serrées lui revenait. Quand il aurait gagné une nouvelle cachette, il y reprendrait son souffle quelques instants en restant vigilant, puis il gagnerait rapidement l'ancienne cachette du premier prisonnier, où les autres n'auraient pas l'idée de retourner voir.

II

LA MERE — Où est Iégor ?

LE PERE — Iégor n'est pas rentré ?

Cette cachette était un creux ménagé au milieu d'un buisson d'arbustes dont les troncs s'élançaient en fuseau. Iégor s'assit en tailleur, et tant pis s'il était vulnérable dans cette position car il n'aurait en aucune manière la force de bondir encore une fois pour se sauver. Il était presque dans un sous-bois, et il remarqua que quelques oiseaux n'avaient pas renoncé à donner de la voix dans cette partie du jardin. C'était gai et réconfortant dans la quasi-obscurité qui régnait. Il n'entendait rien d'autre. Rien. Pendant longtemps il n'y eut rien que des pépiements crépusculaires, et cela aurait pu durer éternellement si les oiseaux ne s'étaient mis à hurler un chant continu, agressif et strident. Iégor leva des yeux interrogateurs et méfiants vers la ramure et ce fut le silence. Comme il baissait la tête, le vacarme recommença de plus belle. *Allons bon, pensa-t-il, ça finit toujours par passer.*

III

UN AMI — Ivana Ivanovna, les yeux toujours levés vers le ciel... Vous êtes une âme pieuse, chacun le sait : vous pensez à Dieu. Vous êtes aussi une âme rêveuse, et je crois que vous seriez peut-être fantasque si vous ne vous surveilliez pas ?

LA MERE — Mon cher ami, à vous entendre, je suis une originale ! J'ai les yeux au ciel car la nuit tombe, et que mon fils est dehors, on ne sait où. Et voilà : je suis inquiète, j'en veux à ce bleu de se tourner trop tôt en outremer.

UN AUTRE AMI — Avez-vous songé aux écuries ? Les enfants, souvent, sont fascinés par les chevaux.

LA MERE — Iégor a horreur des chevaux. Il en a peur. Il est sorti jouer tout à l'heure, mais son frère seul est rentré. Dmitri construit des cabanes, mais il dit que Iégor préfère inventer des histoires, excepté lorsqu'il y a beaucoup d'autres enfants. Il aime jouer à cache-cache.

LE PREMIER AMI — C'est peut-être ce à quoi il joue en ce moment : avec vous.

IV

La cachette de Iégor était une bonne cachette, puisque depuis l'époque lointaine à laquelle il s'y était dissimulé personne ne l'avait trouvé. Les autres enfants, à travers les âges, étaient peut-être passés près de là, mais ils ne pouvaient avoir entendu sa respiration, couverte par l'incessant hurlement des oiseaux. Iégor sentait qu'il était seul dehors, et depuis si longtemps qu'il eut l'impression d'avoir rêvé et qu'il se ravisa : y avait-il eu d'autres enfants ?

Comme le cri des oiseaux durait et durait, le temps passa si fort qu'il effaça les traces de son passage. Iégor pensa aux siens. Il fit quelques pas pour aller s'asseoir sur un banc qu'on avait bricolé non loin de là. Il avait marché si longtemps et si loin que personne ne le trouverait jamais. C'était un déchirement pour lui d'admettre que, comme sa famille tout entière était condamnée s'il revenait, il valait mieux qu'il fût perdu. Il éprouvait une immense pitié pour lui-même, pauvre petit être accablé par le destin. À cause des chevaux, l'idée de temps à venir ne se présentait plus à lui que par des images funestes.

Depuis un long moment, le petit garçon dans son sous-bois demeurait tourné en lui-même, et rien d'autre n'existait en lui que son malheur. Douloureusement, il le contemplait, en prenait la mesure, lui donnait des noms. C'était une fatalité grecque. Des images intérieures le heurtaient. Il vit des espaces vastes et clos, des foyers ardents et des ombres noires, et dans ces théâtres des personnages gesticulants élevant des plaintes, agités par l'inquiétude, vêtus de draps aux couleurs éclatantes, effondrés au bas de marches dans l'attitude de l'imploration. Toutes ces visions étaient familières à Iégor, qui versa des larmes de regret de ne pas les avoir plus tôt reconnues. Tant de souffrance s'y exprimait ! La tristesse universelle pesait de tout son poids sur le cœur du petit, qui aimait tant les siens. « Miséricorde ! Miséricorde ! » disait-il dans une désespérance douce pour lui-même et pour eux. Ils étaient tous déjà comme morts, et avec eux il se sentait communier dans la

résignation et la pitié, comme un bourreau avec ses victimes. C'étaient là les liens du sang.

V

LA MERE — Il faudra l'aller chercher !

LE PERE — Vous vous impatientez. Vous n'allez pas délaisser nos hôtes ? Ce serait peine perdue, et il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

LA MERE — Allez, je vous prie, voir aux écuries. Peut-être y est-il allé, et il a si peur ! Peut-être s'y est-il d'abord caché quelque part et n'ose-t-il plus maintenant sortir à cause des chevaux dans le noir.

LE PERE — Iégor n'est plus un petit enfant.

LA MERE — Iégor est un enfant !

VI

Les jardins étaient plongés dans une belle nuit calme ; un horizon bleu foncé s'attardait et s'étirait à gauche derrière le château. Devant la façade, dans le parc, de larges taches sombres indiquaient les inégalités du sol ; au bout du parc, les arbres du sous-bois projetaient leurs ombres plus noires sur la terre noire. Parmi eux, sous l'arche peu élevée des feuillages tendres à peine troublés par une brise légère, le petit Iégor demeurait immobile sur son banc. L'enfant contemplait ce qui l'entourait. Au hurlement permanent des oiseaux se mêlaient les craquements métalliques des feuilles qui se crispaient comme des poings. Le bruit était assourdissant, quoique les arbres fussent très hauts et les premières branches très lointaines. Leurs lares se tordaient en ondes noires sur la terre, au bord de l'étendue molle qui se prolongeait très loin jusqu'au-delà du château. L'horizon en revanche était tout proche, et l'on pouvait plonger la main dans son bleu qui était froid et brûlant comme un gaz. *Du feu*, se dit l'enfant, car il possédait quelques mots. Les chevaux étaient derrière le feu, dans le château.

L'enfant se leva et marcha tout droit en direction du perron. Quand il fut devant, quand la façade sombre du château occupa seule son champ de vision, il se sentit accablé par le poids d'une immense et désastreuse mission, dont il était extraordinaire qu'elle soit donnée à un enfant. Son destin était affreux mais

exceptionnel. Les grands rectangles de lumière dans la façade s'étiraient vers le haut. Il commença à gravir les marches en prenant appui sur la balustrade de pierre.

VII

Tard, par les portes-fenêtres du salon, on vit venir la petite ombre de Iégor qui traversait tout droit le parc.

— Le voilà ! annonça l'un des convives. Vous voyez, les inquiétudes maternelles sont toujours exagérées.

— Bon ! Que voulez-vous ? Votre enfant est seul quelque part dans la nuit, mais tout va bien, parce que « les inquiétudes maternelles sont toujours exagérées » ? Vous n'êtes pas sérieux. Heureusement que les mères s'inquiètent.

Ivana n'était pas rassurée. Elle sentait sous ses doigts le rugueux de la pierre dont était fait le linteau de la cheminée à laquelle elle demeurait appuyée. Elle regardait la petite silhouette monter vers la terrasse, dont la balustrade, éclairée à travers les portes-fenêtres, lui apparaissait comme un rempart contre l'océan de l'obscurité.

Et l'on parla un peu des mères dénaturées et de l'instinct des bêtes qui sont aveugles au danger quand il s'agit de protéger leurs petits. Puis deux groupes de quatre ou cinq personnes se formèrent, le premier continuant de parler de l'éducation des enfants en jouissant de la chaleur modérée de l'âtre, le second parlant villégiature près des portes-fenêtres.

Au moment d'ouvrir la porte, Iégor sentit les étoiles s'aviver et se darder dans son dos. « Éteignons les lampes ! » paniqua sa mère, stupéfaite d'avoir eu cette idée étrange.

VIII

Les dames portaient du rose pastel ou du crème, des bijoux discrets, et des fleurs de soie étaient nouées dans leurs cheveux. Les hommes portaient des habits bruns, sans extravagance, relevés seulement par l'or patiné de la chaîne de leur montre-gousset. Les voix mesurées s'harmonisaient dans un mélange sonore ronronnant, dont la mousseline des robes donnait un peu l'image. Le couvert était mis : la vaisselle était d'un blanc diaphane, dans les verres cristallins le vin était jaune

pâle, les petits pains étaient blonds. Les rideaux moelleux adoucissaient toutes les vivacités de la lumière. L'épaisseur et la teinte légère de la nappe contribuaient à l'atmosphère de confort du salon, comme les tapis aux couleurs tendres qui étouffaient le bruit des pas.

Iégor entra. Chacun y alla de son soupir de soulagement et lui adressa un petit mot gentil. Mais tout de suite on remarqua que son regard était trouble, et l'on dit qu'il avait peut-être la fièvre. Sa mère à genoux posa la paume de sa main sur son front, et hocha la tête avec perplexité. Elle regardait son enfant, muette et dubitative. Elle se releva enfin pour se mêler à la conversation de ses hôtes, réunis près de l'enfant pour l'observer et l'interroger. Où était-il allé ? Pourquoi ne disait-il rien ? Se sentait-il très fatigué ? Avait-il vu quelque chose qui lui avait fait peur ? Au coude à coude dans un demi-cercle, les dames aux mains jointes et les messieurs aux mains familièrement rentrées dans les poches de leurs pantalons penchaient vers le petit toute leur sollicitude de parents.

L'enfant observait leurs gesticulations violentes et des gens s'arrachant les cheveux et se frappant la poitrine se mêlaient à eux. Il entendait distinctement leurs voix stridentes qui hurlaient des adieux furieux. Il patienta jusqu'au moment où ils furent sages et résignés à mourir, se tenant par la main et pleurant doucement.

Comme Iégor ne répondait pas plus qu'il ne bougeait, les convives se détournèrent peu à peu et poursuivirent leur conversation en cercle à côté de l'enfant. Seule sa mère se tenait un peu de biais et lui jetait des regards inquiets. Alors que, par politesse, elle faisait face depuis un instant à un invité qui tenait à l'entretenir des vertus des sources chaudes pour les maladies nerveuses, elle poussa un cri. C'était un cri de surprise plutôt que de douleur, quoiqu'elle fût blessée au mollet. Iégor était à genoux derrière elle et appuyait sur le manche du fort couteau qui avait déchiré la robe de sa mère et troué le tapis avant de se ficher dans le parquet.

Iégor écoutait sans trembler l'agonie de sa pauvre mère. Il retira le couteau, et s'assura que le sang avait coulé.

— L'enfant n'a pas le sens commun ! dit l'un des hôtes au milieu des exclamations consternées.

— Qu'on envoie chercher le docteur ! ordonna un autre.

On va atteler les chevaux, pensa Iégor, et il sentit qu'il allait s'emballer.